…ES PARIAS DE L'AR…

par Louis D…

Les Parias de l'Art

DU MÊME AUTEUR

EN LIBRAIRIE :

Art, Artistes et Critiques (Clovis de Melr). Bruxelles, 1887.

Farraghit (5e édition). Lille, 1887.

Le Fils du Gréviste. Bruxelles, 1889.

L'Esclave. Bruxelles-Paris, 1890.

L'Esclavage Africain. Gand, 1891.

Les Parias de l'Art. Bruxelles, 1892.

EN PRÉPARATION :

La Fille de Cham.

L'Alcoolisée.

La Servante des Malheureux.

Louis DELMER

Les
Parias de l'Art

Causerie faite à Anvers le 29 novembre 1891 dans les salles de l'Ancien Musée de peinture, à l'occasion de la XXVe Exposition annuelle du Cercle artistique « Als Ik Kan ».

Bruxelles, 1892

Aux lecteurs

Le 1er novembre 1891 a eu lieu à Anvers une manifestation en l'honneur de notre compatriote Henri De Braekeleer. Nous y avons entendu et applaudi M. Louis Delmer qui, après avoir rendu un éclatant et réparateur hommage au grand talent du Maître tant regretté par nous, a défendu les principes de l'Art Libre.

Le 29 novembre 1891, à l'Ancien Musée de peinture d'Anvers, à l'occasion de la clôture de notre XXVe Exposition annuelle, M. Louis Delmer, que nous avions invité, se trouvait de nouveau au poste parmi nous, et prononçait un nouveau plaidoyer brillant et vigoureux en faveur des principes artistiques qui sont les nôtres.

M. Louis Delmer que, par reconnaissance, nous avons nommé Membre d'Honneur de notre Cercle, a bien voulu nous autoriser à publier ce qu'il appelle « sa causerie ». Puisse celle-ci encourager tous ceux qui luttent déjà avec nous, et attirer dans nos rangs, toujours ouverts, de nouveaux et vaillants combattants.

Le Cercle Artistique

« ALS IK KAN »

Les Parias de l'Art

Les auditoires et les circonstances ordinaires donnent à l'orateur une facilité et une aisance nécessaires, qu'il m'est impossible de trouver ici.

Les banalités de l'exorde.

Habituellement, on parle lorsqu'on en sait plus que ses auditeurs. Ici, c'est tout le contraire : grâce aux trésors artistiques que vous ont légués vos ancêtres, grâce aux généreuses tendances esthétiques qui, malgré les persécutions, se propagent parmi vous, vous avez vu et vous savez tout ce qu'on pourrait dire de l'Art.

Et puis, ne semble-t-il pas que, quand on vient dans un cercle vigoureux et travailleur, comme l'est le Cercle *Als Ik Kan*, on y vient beaucoup plus pour écouter que pour parler ?

Toutefois, l'*Als Ik Kan* m'ayant invité à venir ici en ce moment, je n'ai pas voulu refuser étant donné l'incident qui s'est produit dernièrement à l'occasion de la manifestation Henri De Braekeleer. Mon refus eût certainement été considéré comme une défaillance.

Contrairement à ce qui a été annoncé, ce n'est ni une conférence, ni un discours que je vais vous faire ; c'est une simple causerie, court-vêtue peut-être pour certains aristarques intolérants, causerie dans laquelle j'accumulerai, au hasard de la pensée, des impressions personnelles sur l'Art et les artistes, des convictions et des doutes, des critiques et des désirs.

Je vous dirai tout cela simplement, sincèrement, comme je le pense, étant persuadé, ou plutôt cherchant à me persuader que la majorité de cet auditoire préfère entendre des vérités plutôt que des flatteries.

Si parfois dans mes critiques l'un ou l'autre croyait, avec raison, être visé et se sentait quelque peu éclaboussé, qu'il ne m'en veuille pas : la boue qui le couvrirait ne serait que des faits de sa vie, des actes réels dont la preuve existe.

Le plan.

Bien que je veuille dans cette causerie, sans prétention oratoire, laisser aller mon imagination au gré de ses désirs, j'ai cependant un plan qui vous servira de fil conducteur à travers les méandres de ma pensée ; le voici :

Sans le Progrès, l'Art n'existe pas ; son histoire le prouve. L'histoire de l'Art prouve aussi que le caractère essentiel de l'Art est d'être libre et indépendant. Ces principes gênant certaines catégories de personnes dans des intérêts divers, celles-ci cherchent à prostituer l'Art en l'asservissant à un but. C'est contre les membres de ces catégories qui, se faisant conspirateurs, veulent arriver à transformer les vrais artistes, les sincères, les forts en parias de l'Art, que nous devons nous retourner avec l'énergie et la confiance que nous avons dans les vrais, les seuls principes de l'Art, nos principes à nous. Oui, les nôtres, car nous y croyons avec désintéressement, avec un désintéressement tel que déjà dans nos rangs — nos rangs de parias, soit, — il y a eu des martyrs, il y en aura encore, qui, jusqu'à leur mort, confesseront, en dépit d'autres intérêts, leur foi et leurs croyances immuables.

Le Progrès dans l'Art.

Au temps de la primitive Église, — de l'Église du Christ, — les chrétiens prirent pour emblème un emblème payen : le Phénix, emblème du Progrès vers la Vérité !

Cet emblème, les disciples du Divin Crucifié le transportèrent partout, surtout dans le domaine de l'Art !

Ne le voyons-nous pas sur le mausolée érigé au martyr

Valérien par sa femme Sainte Cécile, la patronne de l'Art, l'épouse restée vierge comme l'Art lui-même, et cela malgré toutes les promiscuités honteuses dont on a voulu les souiller!

Le Phénix ne semble-t-il pas être surtout l'emblème de l'Art, c'est-à-dire de cette forme, de cette manière d'être, de cette interprétation suprême qui, au point de vue purement esthétique, couvre et ennoblit tout ce qui en est touché?

Comme le Phénix, l'Art a une marche croissante! Comme le Christ, dont le Phénix représente les doctrines, l'Art a été dans l'enfance, il a été jeune, il a grandi et, en attendant le jour de sa dernière résurrection, il a souffert et il souffre la passion de son Golgotha ; bien plus, il a été et il est aujourd'hui plus que jamais l'objet des attaques des Scribes et des Pharisiens modernes!

Malgré tout, malgré les tyrans, bien que devant faire parfois la part du feu dans ses manifestations, il marche, il avance et, lorsqu'on le croit mort, il sort tout à coup du tombeau, plus vivant que jamais, repoussant les ténèbres et dardant ses rayons qui éblouissent les impuissants et les traîtres !

Cette marche est plus accélérée au fur et à mesure que les temps approchent davantage de leur consommation, car l'Art se sacrifie incessamment au Progrès, sur l'autel duquel on le voit monter de nouveau à chaque siècle. Il s'offre en holocauste, puis il ressuscite rajeuni, avec des ailes de plus en plus larges et lumineuses !

L'Art est l'expression frappante du mouvement, il proclame la pensée libre et la volonté active forçant l'inerte matière à agir.

L'Art est étroitement lié à l'ensemble du développement de l'Humanité.

Alors que tout progresse, l'Histoire, la Science, l'Archéologie, la Philosophie, pourquoi l'Art ne progresserait-il pas ?

Chaque époque nouvelle apporte des inspirations différentes. Un Art comme celui du passé ne peut revenir. La Nature ne se répète pas. Un Rubens futur ne ressemblerait pas au premier.

Non, les siècles, pas plus que les génies, ne se répètent. Les temps n'ont une cohésion entre eux que parce que le présent prépare l'avenir. Toutefois, ce n'est pas en se séparant des choses accomplies que le présent travaille au Progrès, mais, au contraire, c'est en les résumant toutes dans son sein pour les y élaborer et les enfanter de nouveau plus libres, plus dégagées et plus pures.

L'Art doit bénéficier de tout ce que l'activité humaine arrache au Chaos, par ce que rien ne peut être perdu pour l'avenir.

La Bible rapporte que le patriarche Jacob vît en songe une échelle dont le pied reposait sur la terre et le sommet dans le ciel ; des anges descendaient ici-bas pour accomplir des ordres et remontaient ensuite vers celui qui les avait envoyés. De même, les grands génies de l'Art, messagers du Ciel mis au service du cœur de l'homme et du Progrès, sont venus, chacun dans son temps, dévoiler un secret inconnu de la Beauté, faire vibrer un sentiment nouveau dans nos cœurs, placer un jalon sur la route de la Vérité, puis ils ont disparu glorieux parce que leur mission était glorieuse !

En Art, comme en toutes choses, le mouvement, c'est la synthèse, c'est la Vie; le repos, l'immobilité c'est la décadence, c'est la Mort.

Il suffit, pour s'en convaincre, de voir ce que l'inertie a fait de la grande peinture italienne. Ces expressions d'Art sorties des merveilleux pinceaux des Cimabué, des Giotto et des Fra Angelico, n'ont abouti aujourd'hui, après quelques siècles d'existence molle et relâchée, qu'à cette mercantile école de fabricants ingénieux qui débitent aux étrangers les plus remarquables vues de leur pays,

comme, dans nos Kermesses, on vend du pain d'épice aux badauds.

Nous ne pouvons donc atteindre le but de l'Art que par un sacrifice permanent, que par un travail infatigable, que par un combat sans relâche.

L'évolution artistique en Belgique.

Ouvrons l'histoire et nous y verrons la marche triomphante du Progrès à travers les époques, surtout si nous nous arrêtons à la page qui raconte l'histoire moderne de l'Art en Belgique.

Malgré l'intérêt qu'ont les détails mêmes de cette histoire, assez généralement connue du reste, je veux me borner à esquisser à grands traits les évolutions caractéristiques que cette histoire a enregistrées! Cette esquisse servira d'exemple aux théories que je viens d'avancer sur le Progrès et l'Art!

Le Néo-Classicisme.

Commençons à l'époque où l'étude vulgairement appelée académique, c'est-à-dire le Néo-Classicisme, régnait en despote.

L'imitation servile des chefs-d'œuvre du passé était la seule méthode, le seul principe d'éducation et de manifestation artistiques.

Comme le poète et le musicien, le peintre était sans horizon, si ce n'est celui de l'impuissance de ses principes!

Niant l'avenir et le Progrès, les peintres, les chefs de cette école semblaient n'avoir d'autre but que de refouler la spontanéité et l'originalité de l'inspiration, et de faire de la peinture et de la sculpture de stationnaires manifestations d'Art.

Les néo-classiques furent les moins classiques des peintres, étant donné que l'éducation n'existe pas sans le Progrès!

Les anciens furent de grands artistes; vivant parmi nous, ils le seraient encore incontestablement, et, cependant, il est indiscutable qu'ils peindraient aujourd'hui autrement que jadis.

Raphaël, Michel-Ange, Rubens et tant d'autres seraient les mêmes génies, mais leurs œuvres recevraient les modifications apportées par la Civilisation, par les conquêtes de la Science et par les découvertes successives de l'Humanité.

Dans notre pays, en 1836 déjà, la lutte contre les néo-classiques commença ! Cette lutte eut ses périodes de grandeur comme ses périodes de faiblesse ! Finalement, après de longs et retentissants combats, il nous est donné de voir de nos jours les coloristes, les peintres d'action, les artistes progressistes prendre vaillamment le dessus et, aux applaudissements des jeunes générations, entonner le chant du triomphe, debout sur les corps des derniers néo-classiques atteints du ramollissement fatal qui devait nécessairement les conduire à leur misérable agonie !

Le Romantisme.

A l'époque où on pouvait déjà pressentir la lutte victorieuse qui allait renverser le Néo-Classicisme, une tendance nouvelle, mais de peu de durée, s'infiltrait subitement dans la mêlée : c'était le Romantisme !

Le Romantisme ! Évolution qui, en France, commença dans la littérature avec Chateaubriand et Mme de Staël, qui en furent les véritables promoteurs.

Le Romantisme ne fut en résumé qu'une convention nouvelle cherchant à remplacer des conventions anciennes.

Son impuissance fut manifeste ! Il ne fut pas assez brutalement révolutionnaire pour amener la restauration durable tant désirée.

Il fut accepté cependant dans le principe, parce qu'une fièvre profonde d'inconnu et d'émotion s'était emparée d'une génération spéciale qui se jeta à la tête de la première formule nouvelle qui lui fut présentée.

Wappers en Belgique, comme Delacroix en France, brossa avec fougue des toiles originales ! Ces peintres, propagateurs des idées nouvelles, cherchèrent à reproduire de somptueux rêves sur lesquels planait un idéal irréalisable.

Ils peignirent avec éclat la gloire et l'horreur !

D'une manière tout originale, leurs œuvres, essentiellement décoratives, ne constituent qu'une vaste féerie éclairée au feu de Bengale et qui laisse deviner le cliquetis bruyant de la ferblanterie et des clinquants de théâtre !

Le mot d'ordre des romantiques fut l'idéal quelconque, l'idéal du sublime, l'idéal de l'horrible, c'est-à-dire l'inexistant !

Les romantiques n'eurent pas de doctrine, ils ne prenaient conseil que d'eux-mêmes, de leur imagination ! Ils furent incomplets parce qu'ils ne furent pas vrais : ils négligèrent les documents de la nature.

Ils ne surent pas former une armée ; ce furent des pillards, des vagabonds marchant d'abord au hasard de leur fantaisie et plus tard au hasard de leurs intérêts.

De là vient que cette réaction, qui eût pu être si profitable au Progrès dans l'Art, n'a abouti qu'au songe-creux, à la fiction, à la boursouflure et enfin à l'anémie !

On vit alors des peintres, et il en reste quelques-uns encore aujourd'hui, qui, à court de moyens, remplacèrent le talent par la dimension de leurs toiles ! Ils crurent faire grand parce qu'ils firent énorme ! Ils ne se rendirent pas compte que les proportions exagérées ne peuvent avoir d'autre résultat que d'exagérer les défauts !

Aussi, dans le domaine de l'Art, l'atmosphère devint-elle brûlante, lourde et chargée ; un malaise général accablait les esprits et l'Art, cerclé d'attributs, semblait faillir, succombant sous le poids des brocards et des oripeaux.

Il fallait de l'air !

Courbet et le Réalisme.

C'est à ce moment que les deux portes du sanctuaire de l'Art, enfoncées brusquement, volèrent en éclats meurtriers et livrèrent passage à un homme en sabots, la cognée à la main, la casquette sur l'oreille ; c'était un révolutionnaire : Courbet !

Toujours les réactions furent violentes. Courbet s'explique, il est une réaction !

Novateur convaincu, il fut révolutionnaire ! Réaliste brutal, il fut émeutier ! Il balaya tout sur sa route !

Aussi, arrivant au moment où une grande soif de sincérité tourmentait les artistes, les vrais artistes, Courbet eut-il de nombreux partisans.

Les artistes de L'ART LIBRE.

En Belgique surtout, le programme révolutionnaire trouva de vaillants adhérents; ce furent principalement nos glorieux artistes de *l'Art Libre,* artistes qui étaient toutefois, nous pouvons l'affirmer, plus sincères et plus fanatiquement épris de la Nature que ne l'était Courbet lui-même.

Oui nos artistes de *l'Art Libre* furent plus sincères et ils furent surtout plus courageux !

Écoutez-donc cette proclamation audacieuse, généreuse et brillante qu'ils publièrent, en 1871, en tête du premier numéro de leur journal *L'Art Libre :*

« Nous représentons l'Art avec sa liberté absolue d'idées, d'allures et de tendances.

» Nos idées sont celles qui triomphent fatalement et qui s'imposent tôt ou tard.

» Ce que nous voulons c'est hâter l'heure de la victoire, formuler les principes de l'Art moderne, affirmer hautement et franchement, lutter avec énergie contre tout ce qui arrête, détourne ou ralentit.

» Nous voulons l'Art libre, c'est pourquoi nous combattrons à outrance ceux qui le veulent esclave.

» Si c'est là de l'intolérance, soit !

» Nous pouvons mourir demain, ou faillir à la tâche ; notre association peut se dissoudre, notre journal s'en aller, après une existence des plus éphémères dans les limbes spéciaux, destinés aux feuilles qui tombent, feuilles de laurier ou feuilles de chou.

» Qu'importe? L'idée restera : d'autres la reprendront et la mèneront où nous aurons été incapables de la mener nous-mêmes.

» Quoi qu'il arrive, nous pourrons toujours revendi-

quer l'honneur d'avoir arboré les premiers, en ce pays, le drapeau de la liberté artistique. »

Ce programme, ils le respectèrent et ils relevèrent notre renom artistique!

Le Réalisme.

Grâce au Réalisme, l'Humanité réelle, ayant du vrai sang dans les veines, de véritables émotions dans le cœur, succéda aux arlequinades de pantins en baudruche.

Le Réalisme a fait ressortir la sincérité de ce principe de l'Art : « Le Beau n'est qu'à la condition du Vrai! »

Les réalistes comprirent que la Nature est une source féconde d'inspirations, un livre toujours ouvert, inépuisable, infaillible.

La Nature est le grand œuvre de Dieu; l'admirer, la faire comprendre dans toutes ses manifestations, la faire aimer, c'est là le but de l'Art, c'est de plus une œuvre de reconnaissance envers le Créateur!

L'Impressionnisme.

C'est au Réalisme que nous devons, indirectement, je le veux bien, l'Impressionnisme, ce lyrisme pictural, dont on se moquait dans le principe et qu'aujourd'hui on se voit forcé d'admettre.

L'Impressionnisme c'est, comme le dit Alfred Stevens, la Nature, la belle Nature, entrevue à travers le prisme d'une émotion.

L'Impressionnisme, qui en est encore, en quelque sorte, à ses premiers rudiments, est digne du plus grand intérêt, car, si je ne me trompe, ce sera l'interprétation d'Art de l'avenir.

Il a ses adversaires, mais il a aussi ses admirateurs et surtout ses soldats, ses lutteurs vaillants qui, hardiment, font flotter leur drapeau bien haut, tout en daignant cependant, pour l'initiation du public, honorer de leurs œuvres les murs de nos locaux officiels.

La liberté et l'indépendance de l'Art.

Vous le voyez, la lutte continue. N'est-elle pas la condition de l'Art? N'est-elle pas l'acheminement du Progrès?

L'histoire de l'Art n'est en définitive qu'un vaste drame! — Drame, qui restera toujours sans dénouement;

mais qui, toujours plus mouvementé, plus impressionnant, s'avancera vers ce dénouement insaisissable au fur et à mesure que sa rédemption sera plus complète, et la rédemption de l'Art, c'est la liberté, l'indépendance!

Oui, la liberté et l'indépendance sont nécessaires à la marche de l'Art. L'Art doit tendre à tout ce qu'il peut atteindre, il est sans fin ; des limites quelconques mises à son activité le paralysent.

L'Art est une expression pure, il n'a reçu et il n'a à recevoir de mission de personne !

Qu'on ne nous parle donc pas d'Art politique, d'Art religieux comme le font les néo-gothiques, d'Art socialiste comme le fait M. Edmond Picard ; ce sont là de grands mots qui désignent ce qui n'existe pas et ce qui ne peut exister.

Ne donnons pas à l'Art une portée qu'il ne peut avoir !

L'Art n'est ni facteur scientifique, ni rabâcheur de philosophie, ni missionnaire, ni agent électoral, ni enfin colporteur socialiste !

Tout cela n'existe pas! L'Art est, lui seul, sa fin, son moyen et son but!

Il ne peut descendre jusqu'à nous, nous sommes forcés de monter jusqu'à lui !

L'Art est souverain, il est roi ! Il ne sert personne, il est en dehors et au-dessus de tout !

La politique n'est que l'action, tandis que l'Art c'est la création !

Contrairement à la foule, l'Art n'accepte pas les opinions !

Il passe en revue les idées et, par suite, il en arrive à une sorte d'équité suprême qui, dans son domaine, exclut tous les fanatismes et légitime toutes les croyances, car en toutes choses il découvre une partie de vérité et d'erreur.

Voilà bien pourquoi l'Art jette l'enthousiasme dans les cœurs de nos jeunes mais grands artistes déjà, qui font éva-

sion hors des vulgarités malsaines de nos luttes et querelles politiques et autres, pour lesquelles, surtout à notre époque aux petites idées, ils ne sauraient se passionner.

Ils ont remplacé l'esprit rancunier de parti et de caste par des idées de tolérance et de justice. Et par leurs actes, et par leurs œuvres, ils montrent que ce sera toujours l'éternelle grandeur et la royale noblesse de l'Art de savoir se dégager des partis pris, des haines systématiques, des luttes de polichinelles, pour saluer et acclamer les génies, les cœurs grands et généreux partout et dans quelque condition qu'ils se trouvent !

Les malfaiteurs de l'Art.

Et dire que ces principes artistiques ont ligué contre eux une bande néfaste d'insensés et d'impuissants qui semblent ne vivre, ne penser que dans un but : l'avilissement, la prostitution de l'Art.

Cette horde de malfaiteurs, conscients ou inconscients, qu'importe! n'a plus même la reconnaissance du ventre, elle qui le plus souvent vit honteusement aux crochets de l'Art.

Ces hommes à faux visage, à l'esprit atrophié par l'impuissance et l'orgueil, au sens moral faussé par des intérêts mesquins, se trouvent dans la Presse, dans les partis politiques, dans les bouges de l'impuissance et dans certaines académies qui ne peuvent pas même mériter le titre, auquel seul elles devraient prétendre : Hôtel des Invalides de l'Art.

C'est cette coalition qui vomit le blasphème, la raillerie, la calomnie, le mensonge et l'injure sur le Vrai, sur le Beau et sur ses serviteurs.

Bien que conspués par toutes les consciences droites et loyales, ces forbans de l'Art étendent leurs ailes de chauves-souris pour envelopper les manifestations vraiment artistiques dans un linceul de misère et, dérobant ainsi sous un crépuscule sombre et morne les créations les plus belles, ils ne laissent entrevoir que les œuvres qui

sont celles des renégats de l'Art, c'est-à-dire leurs œuvres!

Voyez-les! Comme ils adulent la foule avide d'émotions malsaines et factices; comme ils se prosternent devant le veau d'or; comme ils sont prodigues de leur mépris; comme ils poursuivent de leurs lazzis le serviteur humble, dévoué et pauvre de l'Art, qui croit, sincèrement lui, que Dieu n'a pas donné pour mission à l'homme, qu'il créa de ses mains, d'enfouir les plus consolantes illusions de l'âme, les plus réconfortantes aspirations du cœur et de plonger l'être le plus intelligent de la création dans un néant intellectuel!

Les Scribes et Pharisiens modernes.

Passons en revue ceux que j'appelle les malfaiteurs de l'Art; ces Scribes et Pharisiens modernes auxquels s'appliquent, avec tant de vérité, les vigoureux anathèmes du Christ contre leurs ancêtres, qui s'attaquaient eux aussi à d'autres manifestations de la Vérité :

« Malheur à vous, leur disait le Christ, à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites! Serpents. — Race de vipères, vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux par dehors, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toutes sortes de pourriture! »

« Pharisiens et Scribes hypocrites, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat pendant qu'au dedans vous êtes pleins de rapines et d'intempérance ! »

Ces anathèmes ont sans doute de considérables proportions de violence, mais ils sont justes. Dans notre cas ils dépassent le but pour mieux l'atteindre.

Les anciens Pharisiens ont fait des jeunes, qui sont les hypocrites modernes, ces renégats de l'Art qui voudraient transformer les vrais artistes, ceux qui ont un culte sacré pour l'Art, en parias de l'Art.

Eh bien, soit! Ce sont des parias, mais ce sont des parias de leur Art à eux, ce sont de solides, de robustes, d'énergiques et vengeurs parias de l'Art prostitué, c'est-à-dire de la négation de l'Art!

Les Pharisiens et les Scribes, nous les trouvons d'abord dans la Presse :

Les critiques d'Art.

En parcourant les articles que certains journaux consacrent à l'examen des manifestations de l'Art, il m'est souvent arrivé d'être frappé de l'audace qui, généralement, distingue les auteurs de ces articles, mes confrères !

Sans aucune vergogne, avec un sans-gêne incroyable, ils s'installent au milieu d'une œuvre, comme un mauvais bûcheron dans une belle forêt, cassant, brisant, frappant au hasard, sans aucun discernement, et coupant les jets jeunes et vigoureux avec beaucoup plus d'acharnement que les branches mortes.

Les malheureux ! Comment n'ont-ils jamais pensé à la cruauté de leurs massacres et aux saignements de cœur qu'ils occasionnent chez les artistes?

L'œuvre que l'artiste à conçue et aimée, qu'il a nourrie du plus pur de son âme, il la soumet enfin, presqu'à contre-cœur, aux regards profanes du public et voilà qu'un critique malveillant et ignare, d'un mot brutal ou d'un sourire, frappe cette œuvre au cœur et en détourne la foule déjà si peu sympathique par elle-même.

D'où vient donc pour le critique ce pouvoir exorbitant, ce droit d'être criminel, et cela impunément?

Cet écrivassier, chez qui jamais peut-être l'Art n'a fait jaillir une seule de ses étincelles sacrées, de quel droit vient-il traiter dédaigneusement l'artiste dont le génie peut briller par endroits d'une flamme vacillante tout en restant du génie?

De quel droit ?

Mais du droit qu'a l'assassin de tuer son semblable plus riche que lui, pour pouvoir mieux le dévaliser !

Dieu me garde de vouloir englober ici dans mes attaques tout ce qui touche à la critique artistique : c'est sans doute de la généralité dont je parle ici ; mais il y a à côté d'elle de nobles et louables exceptions, d'autant plus nobles et plus louables qu'elles sont plus rares !

En dehors du très petit nombre des exceptions, le reste est sans valeur morale ou artistique ; il existe même des journaux où, s'il se trouve un rédacteur inapte à faire une besogne convenable, on le met à la critique d'Art ! On le considère en quelque sorte comme une bonne à tout faire !

A propos de la compétence de nos critiques d'Art, il me revient un fait, assez récent, très caractéristique.

Deux critiques bruxellois, jouissant, je ne sais trop pourquoi, d'une certaine notoriété, chargés jadis de la critique d'Art d'un journal dans lequel ils pontifiaient avec une audace qui n'a d'égale que leur ignorance, étaient allé visiter le sculpteur Lambeaux dans son atelier.

Naturellement, on parla des *Passions Humaines*, dont l'artiste leur montra une photographie.

A peine eurent-ils la photographie en main que nos aristarques, se croyant sans doute membres de notre pédante *Commission Royale des Monuments*, se mirent à faire avec une autorité ridicule des observations et des critiques à Jef Lambeaux, qui eut l'air de les accepter avec la bonhomie et la naïveté calculées que tous ses amis lui connaissent à un si haut degré.

S'empêtrant dans leurs critiques, l'un de ces cuistres dit d'un ton emphatique :

— « Ecoutez, mon brave Lambeaux, plus je vois cette photographie de votre fusain, plus je suis convaincu qu'il vous sera impossible de reproduire votre sujet en plâtre. Ne vous obstinez donc pas à croire que vous pourrez réussir. Il est matériellement impossible, écoutez-moi bien, que vous puissiez arriver à maintenir en sculpture les noirs et les blancs du fusain reproduits par cette photographie. »

— « Och ! répondit Lambeaux, avec un air convaincu, peut-être vous avez raison. »

Or, et ceci est le piquant de cette anecdote, la photo-

graphie remise par l'artiste à ses visiteurs n'était pas la photographie du fusain, mais bien la photographie de la maquette en plâtre que le mouleur venait de terminer.

Cet exemple de compétence suffit !

Quant à la partialité de certains critiques, il serait superflu de vous en donner des preuves.

Tous les vrais artistes qui, travaillant d'une façon désintéressée, n'ont jamais voulu transiger ni payer par des toiles l'une ou l'autre critique favorable, en savent quelque chose.

Il est profondément triste de le dire : il y a des critiques, ils sont nombreux, qui mesurent le nombre de leurs louanges à la valeur des toiles qu'on leur donne !

Mais passons ; il y a du fumier qui demande à ce qu'on le laisse reposer, si on ne veut pas avoir le cœur malade.

Voilà donc ce qu'est une partie de notre critique artistique, à laquelle la foule béate accorde sa confiance ! Et croyez-moi, je n'ai rien exagéré ; faisant partie du sérail, j'en connais les mystères !

Après ces critiques d'Art, nous avons dans la même catégorie les « grands peintres », les peintres officiels, les somptueux impuissants dont la seule valeur semble n'exister qu'à leur boutonnière chamarrée ; nous avons ensuite les égarés, et parmi ceux-ci je comprends les néo-gothiques et les pornographes ; enfin, il y a tout ce qu'on est convenu d'appeler la tutelle officielle.

Les « Grands Peintres ».

Prenons d'abord les « grands peintres », ceux devant lesquels on est habitué à se découvrir, comme on se découvre toujours instinctivement et avec compassion devant le convoi d'un mort qui passe !

Il serait absurde de croire que je veuille ici critiquer tous les peintres qui sont arrivés au faîte des honneurs ; je dirai même, ne fût-ce que pour sauvegarder certaines susceptibilités, qu'il y a de très glorieuses exceptions chez eux, exceptions dont les noms subsisteront dans notre histoire de l'Art en Belgique.

Tout d'abord, pour justifier mon attitude actuelle, je me permettrai de rappeler aux artistes pompeux, dont je vais parler, ces paroles de l'Evangile :

« Ne jugez point, et vous ne serez point jugés! »

« Ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés! »

Ce sont ces peintres qui trouvent absurde de louer les jeunes artistes, de donner sincèrement un avis en face de leurs toiles et de les proclamer grands et forts.

Ils ne comprennent pas qu'à vingt ou vingt-cinq ans on puisse être un grand artiste!

Oublient-ils donc que les années ne font pas les artistes, qu'elles ne font que les vieillards?

Ils croyent qu'on ne peut faire un chef-d'œuvre qu'à moins d'avoir à la boutonnière le ruban traditionnel, qu'à moins d'être perclus et d'être tourmenté par la goutte et le rhumatisme!

Ils sont réellement grotesques, quand ils ne sont pas méchants, et ils le sont par jalousie.

N'est-il pas insensé d'attendre qu'un artiste soit vieux, incapable de produire encore, pour le louer comme il l'a mérité; d'attendre qu'il soit mort pour crier, comme on l'a fait pour Henri De Braekeleer, qu'il est grand, et pour trouver des chefs-d'œuvre précisément dans ses toiles de jeunesse?

C'est de l'incurable égoïsme et de la bêtise humaine que jaillit ce procédé; aussi assiste-t-on tous les jours à de honteuses palinodies et à des changements à vue de la critique et de l'appréciation publique autour d'un peintre!

Ce sont ces artistes de mardi gras, qui, dans une singulière aberration, s'acharnent avec une jalousie qu'ils ne peuvent dissimuler contre ceux qui produisent et qui travaillent au Progrès et à la grandeur de l'Art!

Ce sont eux, oui ce sont eux, ils le savent bien, qui ont fait mourir de privation et de tristesse tous nos plus

purs artistes : les Degroux, les Boulenger, les Dubois, les De Braekeleer et tant d'autres !

Ce sont eux qui sont responsables de toutes ces choses et qui, malgré cette responsabilité qu'ils semblent ignorer, veulent cependant les continuer et accroître encore ce douloureux martyrologe, cette liste de noms, qui, dans l'histoire brillante de notre pays, se maintiendront comme une preuve honteuse des ignominies auxquelles on s'est livré et on se livre encore de nos jours !

Le poète de Latouche nous raconte l'histoire de ces « grands peintres » dans un petit apologue que nous avons tous appris lorsque nous étions à l'âge où l'inexpérience nous empêchait d'en comprendre le sens si profond :

De nos gazons astre timide,
Ignorant l'éclat de ses feux,
Sous l'ombrage où la nuit préside,
S'égarait un ver lumineux.

Des flancs noirs de la roche humide
Se traîne un crapaud ténébreux,
Qui, sur la clarté qu'il déteste,
Fait tomber son venin funeste.

C'est la mort!... L'insecte abattu :
Que t'ai-je fait?... — Pourquoi luis-tu?...

C'est bien cela, n'est-ce pas?... Combien l'œuvre du crapaud de l'apologue est celle des tyrans invalides de l'Art.

Et cependant, c'est à ces hommes que vont toutes les places dans nos académies, dans nos jurys, dans nos commissions; c'est à ces hommes que vont tous les honneurs, même lorsqu'ils meurent !

Mais, par une juste ironie du sort, ces pompeux honneurs funéraires, dont on leur fait l'aumône, constituent une image frappante de leur nullité !

Pour ces grands, ces courtisans, ces poncifs, on organise des funérailles somptueuses, des enterrements de première classe, — de vrais enterrements de première classe !

Tout s'en va ! Plus rien ne reste, ni de l'homme ni de son œuvre !... Tout est fini pour toujours !

A côté de ces arrogantes cérémonies, voyez donc passer le pauvre petit convoi funèbre d'un Henri De Braekeleer... Cela passe inaperçu !

Ce n'est que le corps qui meurt, c'est l'instrument, la machine qui disparaît ! Mais, il y a une chose qui n'est pas morte, c'est l'œuvre du maître, c'est son âme, c'est son génie qui subsiste plus grand et plus fort, à tel point qu'il constitue une gloire, qui, toujours, fera vivre le nom de la Patrie !

Le Néo-Gothique.

Après cela viennent d'abord les néo-gothiques.

Je ne veux pas ici m'étendre trop longuement sur leurs doctrines picturales, cela m'entraînerait trop loin.

Tout d'abord, les néo-gothiques, en fondant leurs écoles de pasticheurs sous la protection de l'évangéliste saint Luc, restent dans leur rôle, étant donné que cette fondation elle-même est un plagiat, puisqu'en 1343 déjà une corporation d'artistes fut constituée à Florence « sous la protection de Mgr saint Luc, premier peintre chrétien ». Ensuite l'évangéliste saint Luc n'a que faire dans les questions picturales ; l'auteur des Actes des Apôtres était médecin, rien que cela. Quant au peintre saint Luc, l'auteur de la *Vierge avec l'Enfant Jésus*, que l'on voit à Bologne et à Rome, c'est un artiste nommé Luca et surnommé « Il santo Luca », qui vécut à Florence au IXme siècle.

Voilà donc ces messieurs des Ecoles de saint Luc pris en flagrant délit de plagiat et d'ignorance, et, malgré cela cependant, ils n'en continueront pas moins à s'arroger la direction esthétique de jeunes gens !

Au point de vue des principes, les néo-gothiques tiennent ce raisonnement tout au moins étrange :

« L'Art est essentiellement religieux. Toutes les productions artistiques doivent, avant tout, être des moyens de propagande religieuse. Nous sommes incapables de créer des œuvres qui puissent atteindre le but que nous prescrivent *nos principes*, nous n'avons d'autre ressource que de copier ceux qui ont été plus heureux que nous. »

Les malheureux ! Comment ne sentent-ils pas que, s'ils sont trop impuissants pour créer, ils le sont également pour copier ce qui constitue le côté éminemment artistique des tableaux des maîtres gothiques?

Les ignorants ! Incapables de rien faire par eux-mêmes, ils veulent servilement copier les gothiques anciens, les vrais ceux-là, et ils n'arrivent qu'à copier leurs défauts qui, joints à ceux qu'ils ont personnellement, n'aboutissent qu'à la composition de misérables caricatures, ou plutôt de monstruosités, — car il y a de l'Art dans les caricatures — de véritables monstruosités, qui ridiculisent les sujets sacrés qu'ils veulent représenter !

Au Congrès des catholiques à Malines il m'a plu de leur dire ce qui m'a paru être la vérité, avec une liberté égale à la licence qu'ils mettent dans l'affirmation de leurs erreurs.

Pour eux le Christ n'est Dieu, semble-t-il, que parce qu'il a des cheveux dorés et des membres disproportionnés ! Ils fabriquent des enfants Jésus tels que, si un de leurs enfants était constitué de cette façon, ils s'empresseraient de consulter la Faculté et qu'ils en accepteraient la paternité bien plus par devoir que par affection.

Excusez mon indignation ! C'est ici non pas au point de vue de l'Art seulement que je parle, c'est au point de vue de ma religion, de la religion du Christ, que j'aime, que je respecte et que ces détraqués se plaisent à ridiculiser !

Si encore par leur influence ils n'accaparaient pas, à leur profit, la peinture qu'ils appellent religieuse, ce ne serait qu'un demi-mal, nous pourrions nous borner à hausser les épaules.

Mais non, ils la monopolisent en démolissant systématiquement tout ce qui se fait en dehors d'eux.

Leur influence néfaste est telle qu'ils coupent bras et jambes aux vrais artistes, à ceux qui peuvent produire des œuvres religieuses répondant vraiment au but de l'Art, en élevant les âmes et en entraînant les cœurs.

Il est temps qu'on organise contre ces impuissants une campagne salutaire, et que dans l'intérêt de la vraie religion elle-même, tout autant que dans l'intérêt de l'Art, on proteste de la manière la plus énergique contre cette coterie qui, dans le domaine de la peinture et de la sculpture, n'a pour elle que la pureté des intentions, mais rien autre chose !

Oh non, la religion, la vraie, n'est pas celle qu'ils nous prêchent !

Le Christianisme, celui qu'enseigna le Christ, celui auquel croyaient tous les grands esprits et les grands génies, a toujours encouragé le Progrès, il a toujours été une religion amie de l'Art et de l'imagination ! Voyez le Moyen-Age !

Le Christianisme n'est pas la religion des hystériques et des simples, c'est la religion des confesseurs, des prophètes et des martyrs !

C'est à ce Christianisme que je crois de toute l'énergie de mon âme et de toute la force de mon intelligence.

Et voilà pourquoi je me révolte quand, sous prétexte d'Art et de religion, les néo-gothiques, se faisant colporteurs rachitiques de bondieuseries ridicules, commettent, insconsciemment, je le veux bien, des actes profondément impies et blasphématoires !

Le vrai peintre religieux était par exemple Delacroix, qui représentait dans l'Art la liberté chrétienne encore dans toute l'effervescence du combat d'affranchissement et protestant contre l'asservissement des règlements antiques !

Les néo-gothiques oublient que les peintres qui veulent spécialement représenter des sujets sacrés doivent avoir pour mot d'ordre, pour mot de ralliement : Dieu, le créateur et le maître des intelligences et des cœurs !

Dieu ! non pas un Dieu accomodé selon les intérêts de l'une ou l'autre coterie, mais le Dieu que tous les honnêtes gens adorent !

Le Dieu qui inspire le martyre, l'esprit de sacrifice, l'amour de ses semblables, le dévouement à la patrie !

En un mot, le Dieu qui fait naître dans les cœurs la passion de tout ce qui est noble et grand !

Voilà le Dieu, — le seul vrai Dieu — qui doit inspirer l'artiste ; voilà celui qui a inspiré les grands et sublimes génies du Moyen-Age !

Le Nu.

Et maintenant un mot sur une de leurs hérésies artistiques, la principale, la prohibition du Nu dans l'Art !

Un des chefs de l'école néo-gothique actuelle n'a-t-il pas déclaré tout récemment au Congrès des catholiques à Malines que *le Nu doit être exclu du domaine de l'Art ?*

Le Louvre, Rome, Florence vont-ils donc devoir vêtir leurs Vénus pour complaire à la plupart de ces farceurs ?

Réellement, nous touchons au ridicule !

En résumé, qu'est-ce que ce Nu qu'ils poursuivent avec un si opiniâtre acharnement ?

Ce Nu, on le leur a déjà dit, n'est-il pas la Vérité ?

Cette pauvre Vérité, naïve, vagabonde, habituée à courir partout, toute nue et toujours chaste depuis qu'on l'a vue pour la première fois !

Ces hommes, posant aux moralistes, veulent donc qu'on l'habille cette pauvre délaissée, uniquement pour ménager leurs pharisaïques pudeurs ?...

Espèrent-ils étouffer la vérité ?

C'est là de la morale bien immorale !

Je n'insiste pas plus sur ce point, et pour pouvoir plus aisément m'abstenir de toute considération ultérieure sur

cette importante question du Nu, je vais me borner à vous lire certains passages d'un article qui, il y a un an environ, a paru dans un journal bruxellois et portait la signature : Un Catholique.

Cet article, trop violent peut-être dans la forme quoique juste dans le fond, parut à l'occasion des attaques dont le robuste talent de Jef Lambeaux fut l'objet. Le voici :

« Que de fois déjà, n'avons nous pas mis en pièces le lit de Procuste où les odieux vignerons de la feuille de vigne voudraient amputer à la taille de leur intellect les plus géniales conceptions.

» Que de fois déjà à coups de crosse et d'arguments, nous leur avons fait rentrer dans la gorge ces étroniformes élucubrations qu'ils ne sauraient s'empêcher de fienter à toute nouvelle et généreuse révélation de la réalité dans l'Art.

» Et cependant, voici qu'aujourd'hui encore, tandis que rayonnent sur nous *les Passions Humaines*, l'œuvre maîtresse de Lambeaux, là-bas, dans un coin d'ombre, réapparaît derechef, comme le cul de plomb récalcitrant d'une éternelle absurdité, cet axiome saugrenu d'une certaine morale qu'on voudrait transformer en garde chiourme de l'Art, pour lui imposer des ordonnances policières !

» Voilà longtemps déjà que ceux qui vivent de la libre vie du talent, connaissent ces chiens qui aboient à la lune, et qu'ils ont vu à l'œuvre, ces mouches visqueuses qui viennent toujours, au moment opportun, ternir et salir l'éclat et le brillant des bronzes fauves et des marbres de Paros.

» Se rappelle-t-on l'assaut que ces mouches visqueuses livrèrent en d'autres temps au groupe de la Danse de Carpeaux ?

» Se rappelle-t-on, à Bruxelles même, l'aventure des enfançons de pierre qui décorent les murs des écuries et des jardins du roi, pauvres bambins desquels on discuta le droit au sexe ?

» Alors, comme aujourd'hui, les grands agas qui voudraient monopoliser la morale à leur profit, en vertu d'on ne sait quel mandat, ont poussé leurs huhulements de chouettes amenées à la lumière vive du jour.

» Alors, comme aujourd'hui, ces tartufes, auxquels — pour adapter à leur cas le mot de d'Aurevilly — le Nu semble, en vérité, être une personnelle injure, ont tendu leurs grands mouchoirs rouges de priseurs sales pour couvrir tous ces seins qu'ils ne *sauraient* voir, et dont la vie radieuse offusque leur pudibonderie d'émasculés.

» Et faut-il évoquer d'autres souvenirs? Qu'on se rappelle cette tant mémorable exposition officielle des Beaux-Arts qui s'ouvrit à Anvers (rue Vénus), en l'an 1876, si je ne me trompe, et de laquelle, en vertu d'un formel article statutaire, le Nu était rigoureusement exclu!

» Hélas! pour l'éternel opprobre de Lambeaux lui-même, il en faisait partie de ce jury de marchands-tailleurs, et seule put en ce moment être invoquée à sa décharge la prépondérance numérique des Prudhomme et des Snobs sur les artistes authentiques dans ce comité officiel...

» Du reste, quelle fière revanche il prenait dix ans plus tard, quand, d'un coup de baguette magique, il fit, nouveau Moïse, jaillir des flancs d'Anvers la miraculeuse fontaine,

Où la nymphe, en sa molle pose,
En son abandon sans répliq'
Arque sa croupe vaste et rose
Disant : Voilà pour le public!

» Et les hiboux d'huhuler! Et les mouches d'opérer! Et les tartufes de tendre leurs mouchoirs! Et Lambeaux de s'épanouir de son large rire de Flamand, contempteur des pygmées!

» Aujourd'hui, comme alors, comme toujours, l'Art

triomphera de ces immoraux moralistes, qui instruisent maladroitement ces procès de tendance.

» Est-il besoin vraiment de plaider contre de tels adversaires, et de rééditer, pour clouer une fois de plus le bec à ces ovipares, les raisons si incontestablement probantes dites déjà par Taine et Dumas?

» Leur faut-il répéter que l'Art est une chose et que la morale en est une autre; que l'artiste fait les choses telles qu'il les sent et qu'elles sont bien telles qu'il les fait, précisément parce qu'il les fait; que toute l'évolution du véritable artiste reste forcément dans l'axe du Beau; que le Nu doit être dans l'Art, parce que l'Art, — celui de la sculpture surtout, — est dans le Nu ; que le Nu n'est indécent et pornographique que pour ceux qui ont la pornographie dans l'âme et l'indécence dans les yeux?

» Mais à quoi bon? Ne les savons-nous pas incurables, ces grands malades de la bêtise?

» Dans tous les domaines, dans l'Art littéraire comme dans l'Art pictural, ils se liguent d'instinct, sous une irrésistible propulsion de leur nature d'incomplets (couvrez ce sein que je ne *saurais* voir), en une cohorte pudique qui lutte contre toute originale manifestation, contre toute veilléité d'indépendance.

» N'est-ce pas eux qui sont parvenus à étouffer ces merveilleux génies : les Barbey et les Verlaine, les du Lac et les Buet, les Bloy et les Hello qui voulaient, — les vaillants! — faire sortir les lettres catholiques de la torpeur dans laquelle elles semblent sommeiller?

» Ah! c'est pour cela surtout que je les hais!

» Vainqueurs de ce côté, ont-ils entrepris maintenant d'arrêter dans sa merveilleuse expansion cette école de sculpture, si jeune et si vivante, qui fera la gloire de notre pays, cette école qui compte ses maîtres : Lambeaux, Dillens, Van der Stappen, Vinçotte, de Vigne, de Lalaing et qui ne compte déjà plus ses espoirs ?

» Sachant bien que la sculpture s'alimente forcément des deniers publics, veulent-ils, par leurs cris, forcer la main à l'Etat et refouler en lui tout désir d'encourager l'Art ?

» Peut-être! Mais ils n'y réussiront pas!

» Eh! quoi, voici un grand artiste, qui, comme Lambeaux, dans le silence de l'atelier, s'efforce de traduire, à l'aide de la matière, une conception d'une colossale envergure. Pendant des mois, il travaille solitairement et chasse au chef-d'œuvre, selon le beau mot de Pascal. Son travail s'achève, et c'est dans la foule l'explosion spontanée d'une enthousiaste admiration! Mais les représentants de la fausse morale arrivent à leur heure, ils jettent sur l'œuvre un regard, et le cri du cœur s'échappe : « Couvrez ce sein que je ne *saurais* voir »!

» Et pourquoi ce cri?

» Pourquoi? Parce que, dans cette page symbolique où la vie se déroule dans une majestueuse ampleur, ils ont vu quelques courtisanes sans jupon ni corsage, qui dans le concept de l'artiste doivent personnifier les charnels plaisirs!

» Ah ça, comment les voudraient-ils donc?

» A force d'être ridicules, leurs clameurs deviennent odieuses! Qu'on passe outre cette fois encore! Et quand, au prochain chef-d'œuvre, ils arriveront de nouveau, les vignerons de la feuille de vigne, jetant au milieu de l'enthousiasme des sincères la note discordante de leurs sadiques récriminations, quand ils voudront encore voir du sale là où les autres ne voient que du beau, savez-vous comment on leur répondra ?

» On leur criera, comme à ces séniles gâteux dont l'impuissant dévergondage ne voit partout que turpitudes et déduits infâmes :

» A bas les pattes, vieux salauds! »

Mais il y a dans le domaine de l'Art une distance infran- *La pornographie.*

chissable entre le Nu chaste et la Nudité obscène, entre le modèle idéalisé par la poésie du style et la femme déshabillée étalant, sans pudeur et avec intention, des appas qui n'éveillent que les instincts matériels de l'homme, qui ne font appel qu'à sa bestialité, qui creusent un abîme dans l'âme du spectateur, abîme que la pureté du Nu est seule capable de remplir par son éternelle beauté !

Il serait évidemment téméraire de prétendre que le peintre pornographique, le peintre d'obscénités lubriques, recherché et adulé par la foule dévergondée et sotte, ne peut avoir un talent véritable. On a toutefois le droit et le devoir de déplorer profondément qu'il y ait des artistes tellement dépourvus de sens moral qu'ils s'abaissent à faire un semblable usage de ce talent ; privant ainsi l'art des tributs de son labeur et cela pour enfanter des œuvres chlorotiques que le lumineux soleil effraye, et que l'on cache mystérieusement au fond de quelque alcôve ou dans les tiroirs secrets d'un meuble de boudoir aux odeurs malsaines.

La pornographie dans l'Art, c'est de la part de ses partisans une trahison et une lâcheté, aussi faut-il à tout prix la supprimer ; c'est une question de salubrité artistique tout autant que publique !

La tutelle ou la censure officielle.

Venons-en enfin à la tutelle ou censure officielle dans le domaine artistique !

Je vous retiendrais de longues heures encore si je voulais par le menu vous montrer l'hostilité et l'injustice des commissions officielles, et leur manière généralement honteuse d'user du pouvoir dans nos luttes artistiques.

Ne les voyons-nous pas constamment à l'œuvre, ces commissions des Beaux-Arts, ces jurys officiels, dont les membres, pour la plupart, ont toujours suspendu à la boutonnière une croix, alors que le plus souvent, dans l'intérêt de l'Art, il serait désireux que ce fussent eux qui soient suspendus à la croix.

Avant de nous occuper des jurys d'expositions, disons deux mots de la très officielle Commission Royale des Musées.

La récente et si légitime campagne entreprise par *l'Art moderne* contre cette Commission a montré une fois de plus son incapacité générale. Je vais me borner à vous lire quelques lignes du remarquable article qui a paru, le 25 octobre dernier, dans *l'Art moderne*. Cet article a révélé des faits réellement incroyables que tous les artistes et les patriotes doivent connaître pour les flétrir avec indignation :

« En somme, voilà bientôt six mois que nous demandons compte aux Commissions des Beaux-Arts de l'usage maladroit qu'elles font des deniers publics.

» Eh bien ! — là-bas, vous, les assis officiellement sur des ronds de cuir, les teneurs de livres de l'Art académique, — allez-vous donc répondre à la fin et vous expliquer?

» Vous savez — vous n'êtes ni inamovibles, ni irresponsables. Vous êtes des fonctionnaires. Vous êtes à la solde du pays dont nous faisons partie.

» Ah ! vous avez sans doute la morgue facile du fonctionnaire parvenu et calé, qui s'imagine que ce ne seront pas des articles de presse qui le jetteront bas! Et vous méprisez donc l'opinion publique, que vous ne cherchez pas à vous justifier? Eh bien! alors, c'est l'opinion publique qui vous exécutera. Et nous crierons, et nous protesterons, et nous guerroyerons, jusqu'à ce que justice soit faite! Les marchands hors du Temple! Les bureaucrates hors de l'Art! Les incapables hors des Musées! »

Après avoir passé en revue une partie des achats faits par la Commission Royale des Musées, *l'Art moderne* conclut :

« Nous trouvons pour QUATORZE TABLEAUX un gaspillage de 643,720 francs, gaspillage dû, soit au favoritisme envers certains peintres officiels, soit à l'ignorance d'une

commission qui ne sait pas distinguer un bon tableau d'un mauvais, soit aux combinaisons de certains marchands, soit à l'incurie de fonctionnaires qui ne se dérangent pas pour assister à des ventes.

» Nous voyons le musée que Fromentin a tant loué envahi par des toiles douteuses, nous voyons gaspiller des sommes fabuleuses, nous sommes honteux de notre Musée moderne :

» IL FAUT QUE CELA CESSE !

» Répondez donc ! Expliquez-vous ! Et si vous ne savez ni répondre, ni vous expliquer, démissionnez — démissionnez tous, en bloc, commissions et directeurs, conservateurs et secrétaires, ceux qui achètent, ceux qui exposent, — tous ! Vous ne savez pas ce que c'est l'Art ! Vous êtes aveugles, impuissants, momifiés.

» Et notez ceci :

» Si vous ne voulez ni vous expliquer, ni démissionner, vous essuyerez d'autres attaques que celles de chroniqueurs d'Art et d'esthètes :

» Nous tenterons de faire faire leur devoir aux députés des Chambres et nous demanderons vigoureuse justice à un ministre qu'on dit résolu à bien faire. »

Voilà une leçon et un avertissement écrits de main de maître; mais, soyez-en sûrs, cela ne servira à rien, d'autant plus que je doute fort qu'on puisse trouver en Belgique des députés qui aient la compétence et un amour de l'Art suffisamment dégagé des questions de parti pour réclamer du ministre des Beaux-Arts un tel acte de justice impartial, nécessaire pour l'Art et pour le pays.

Et maintenant occupons-nous des jurys :

On croirait qu'à une époque comme la nôtre, l'attention des jurys officiels et les encouragements des gouvernements devraient se diriger instinctivement vers les novateurs, les apporteurs d'inconnu, les fouilleurs, les audacieux, les grands !

Hélas ! tout cela n'échoit le plus souvent qu'à cette race de courtisans, qu'à ces valets de la vaste manufacture qu'on appelle l'Académie !

Les jurys d'expositions officielles ne semblent avoir été nommés que pour placer leurs membres artistes à la rampe et aux meilleures places, pour exécuter sans autre forme de procès, en pendant haut et court, là-haut, à la cimaise tout ce qui, selon eux, n'est pas sorti de la bonne école, — la leur, — pour faire gober aux badauds qu'eux seuls vendent l'infaillibilité et le Beau en cruchons, en un mot enfin, pour essayer d'étouffer et de tuer le plus d'originalité possible.

Soyez persuadés que si nous n'avions pas des lois punissant de la prison ou de l'amende quiconque détériore les bâtiments publics, il y a déjà beau temps que sur les établissements officiels dont les membres des jurys et des commissions sont les cerbères, nous pourrions lire l'inscription suivante :

Nul n'aura du talent
Hors nous et nos amis !

Ces jurys d'expositions officielles ont, pour ceux dont le talent les éblouit, une série toute prête d'arguments pour expliquer l'ostracisme qu'ils prononcent. Et ces arguments ils les donnent toujours le sourire sur les lèvres et l'estomac bien garni, sans songer que les jeunes artistes de valeur qu'ils repoussent et qu'ils découragent, meurent de faim peut-être, car, et ici même dans cette salle il y a des artistes qui le savent mieux que tout autre, on peut malheureusement dire de la bonne peinture dans notre pays, ce qu'on a toujours dit de la poésie :

Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital !

Lorsqu'en face d'eux ils ont les robustes œuvres de nos

travailleurs, de nos pionniers, de nos vaillants et mâles artistes, ces jurys officiels déclarent que ce sont là « des œuvres incompréhensibles », « des productions bizarres », « des idées absurdes », « des recherches scabreuses d'imprévu ». Pour eux, « ces artistes sont des malades marchant à travers les règles », et pour donner le grand coup, le coup de mort, vous savez tous quelle est leur phrase fatale :

« Ils ne savent pas dessiner ! »

A leur avis, Dubois, Degroux, Agneesens, De Braekeleer ne surent pas dessiner !

A leur avis, Meunier, Stobbaerts, Frédéric, Verwée, Verstraete, Mellery lui-même ne savent pas dessiner !

Pour eux, tous ceux qui « n'ont pas fait d'académie », qui ne font pas des lignes et des contours, ne sont que de vulgaires cancres !

Pour eux, le dessin et la couleur en Art sont deux choses distinctes, alors que ce n'est qu'une seule et même chose.

Et il faut que ceux qu'ils qualifient de cancres se donnent la peine de mourir pour leur permettre de se dédire et de changer d'appréciation !

Et ce sont ces jurys qui classent les artistes et qui devant l'opinion publique mettent sur le dos de chacun d'eux un numéro d'ordre !

Ah ! l'officiel !... quelle gangrène dans l'Art !

Comme on est fort quand on est en dehors de lui. Aussi combien est-il dangereux d'y toucher, car on ne le quitte presque jamais sans souillure ; il reste toujours quelque chose à la boutonnière sans doute, mais quelquefois aussi au bout des doigts !

Ah ! jusqu'à quand donc les gens à rosette comprendront-ils que la plus élémentaire honnêteté leur ordonne de ne pas abuser de leur situation, de ne pas considérer comme destiné à leur utilité et réclame exclusives les

Palais des Beaux-Arts, ces maisons de tous les artistes, et de ne pas s'emparer des salons nationaux comme appartenant en toute propriété et jouissance à ce qu'un de mes confrères, Emile Verhaeren, appelait avec raison la « Société Anonyme de Médiocrité Officielle », qu'ils ont fondée et qui a son siège dans nos académies?

Henri De Braekeleer.

Avant d'aborder la dernière partie de cette causerie, autorisez-moi à appeler quelques instants votre attention sur un incident qui, bien qu'ayant un caractère un peu personnel pour moi, doit vous intéresser d'une manière toute spéciale, vous, artistes anversois.

Ceux qui ont connu Henri De Braekeleer savent combien ce grand artiste fut conspué pendant sa vie, ils savent aussi qu'on l'a laissé mourir dans la misère, qu'à son pauvre enterrement de pauvre qu'on n'annonça pas, il n'y eut, outre deux ou trois *présences hélas nécessaires,* que quelques rares amis, et qu'après sa mort même on a profité de toutes les occasions pour cacher, que dis-je, pour ternir honteusement la valeur de cet homme qu'Anvers eût dû célébrer comme une de ses gloires impérissables.

Lorsque la manifestation en l'honneur de Henri De Braekeleer, manifestation dont je suis fier d'avoir été l'organisateur en Belgique, sauf à Anvers, s'est réunie le 1er novembre dernier dans votre ville, parlant au nom des artistes de *l'Essor* et de plusieurs d'entre vous, j'ai reproché aux Anversois d'avoir méconnu le talent de leur compatriote et de l'avoir laissé mourir dans la misère.

Il y a quelques jours, un de vos échevins qui, à la la manifestation Henri De Braekeleer, avait entendu sans aucune protestation mon discours, profita d'une réunion du Conseil communal pour protester, disait-il, au nom de la ville d'Anvérs, contre mes affirmations qu'il eut l'audace d'appeler une « légende malveillante ».

C'est là un démenti qui ne peut être relevé que par des faits et cela à la honte de mon diffamateur officiel.

Aujourd'hui, devant vous, artistes anversois, non responsables, à coup sûr et grâce à Dieu, des fautes de certains de vos édiles, des tyrans peintres et autres, qui vous persécutent également, je maintiens et j'affirme de nouveau que Henri De Braekeleer a été conspué pendant sa vie et qu'il est mort dans la misère ; je le prouve :

Personne à coup sûr ne peut venir témoigner avec plus de vérité et d'autorité de la misère dans laquelle un homme a vécu que les membres de sa famille elle-même. Eh bien, au lendemain de mon discours du 1er novembre dernier, les membres de la famille Henri de Braekeleer m'ont adressé une lettre collective émouvante dans laquelle ils déclarent que mes paroles ont été « si vraies et si justes ».

D'autre part, un de vos compatriotes, grand artiste lui aussi, qui, comme vos autres brillants concitoyens-artistes : Jef Lambeaux, Is. Meyers, Jos. Heymans, Struys, etc., ont dû quitter Anvers pour pouvoir vivre matériellement et moralement, Jan Stobbaerts, qui depuis 1856 avait été intimement lié avec Henri De Braekeleer, m'écrit pour m'affirmer qu'il n'est que trop vrai que son ami est mort abandonné et misérable et que ce dernier lui a souvent confié que si des charges personnelles, qui font honneur à son grand cœur, ne l'avaient pas retenu, il aurait quitté Anvers depuis longtemps.

J'ai dit que non seulement on laissa Henri De Braekeleer dans la misère, mais aussi qu'on fut indifférent, dédaigneux et injuste pour son immense talent.

Henri De Braekeleer n'eut-il pas plusieurs de ses œuvres refusées à des expositions triennales? Sa remarquable *Blanchisserie* elle-même — qui ne lui rapporta que 300 francs — ne manqua-t-elle pas d'être refusée et ne fut-elle pas placée au second rang ? De plus, dans les derniers temps de sa vie, alors que Henri De Braekeleer eût dû être riche et fêté par tous, ne se trouva-t-il pas dans la

dure nécessité d'accepter un travail humiliant d'ouvrier payé à la journée, 20 francs par jour de travail, et de se sentir surveillé dans sa besogne comme on surveille une femme à journée? Qu'on ne nie pas! Oui, pour la honte de ses envieux persécuteurs, votre grand Henri De Braekeleer, poussé par la misère, accepta du travail payé à la journée dans la Maison des Brasseurs sur la Grand'Place d'Anvers!

Est-ce donc de cette façon qu'une ville comme Anvers doit honorer ses grands hommes?

Voilà trois ans que Henri De Braekeleer est mort, mais son talent subsiste toujours vigoureux et fort comme un remords, comme un vengeur; voilà pourquoi aujourd'hui certains de ses persécuteurs de jadis ne sont pas encore rassasiés et vont jusqu'à attaquer sa mémoire; bien plus, lorsqu'un de vos plus généreux concitoyens, M. l'échevin Van den Nest, lança l'idée d'une manifestation à organiser en l'honneur du brillant coloriste, on fit circuler une liste de souscription pour le buste à faire; cette liste, malgré ses longues et lentes pérégrinations, ne rapporta cependant qu'une somme d'environ 10 francs, de telle sorte que le promoteur de l'idée de la manifestation prit la louable décision d'offrir de ses propres deniers à la ville d'Anvers le buste de celui de ses enfants pour lequel elle s'était conduite en marâtre.

Mais ces quelques preuves suffisent. Elles constituent déjà un écrasant réquisitoire prouvant la vérité de mes affirmations loyales et la fausseté des dénégations de votre officiel fabricant de démentis.

Les parias de l'Art.

Par l'énumération que je vous ai faite tout à l'heure des malfaiteurs de l'Art, énumération que je crains d'avoir faite trop longue pour les uns, trop courte pour les autres, vous voyez quels sont ceux qui sont les parias de l'Art, j'entends ici ce qu'on appelle improprement l'Art courtisan, l'Art religieux, l'Art officiel et l'Art pornographique.

Tous ceux qui sont en dehors de ces catégories, ce sont les modernes parias de l'Art !

Ce sont ces vaillants lutteurs de l'Art libre, ce sont ces excommuniés des salons officiels, c'est la plèbe artistique vaillante, généreuse et forte, luttant pour défendre ses libertés, pour sauvegarder ses droits, luttant parce que la lutte est pour elle un devoir !

Les parias de l'Art sont ceux qui ont toujours réclamé l'idéal de la liberté : la séparation de l'Art et de l'Etat !

Les parias de l'Art sont ceux qui n'ont jamais reconnu la compétence ou gueusaillé l'encens des gens sans doute forts honorables des jurys officiels (ils n'ont jamais été mis en prison pour vol), mais qui sont recrutés un peu à la façon des jurys de cours d'assises, dans toutes les professions !

Les parias de l'Art sont ceux dont le cœur bat à l'unisson avec celui de l'Humanité !

Les parias de l'Art sont ceux qui comprennent et qui sentent, parce qu'ils y sont mêlés, la lutte suprême des idées, les cris de douleur des vaincus, les orgies des vainqueurs !

Les parias de l'Art sont ceux qui dans ce monde pleurent et souffrent de voir l'héroïsme aux prises avec la lâcheté ; la générosité en lutte avec la courtisanerie !

Les parias de l'Art sont ceux qui en présence de tout cela se sentent profondément émus, prennent une décision et viennent grossir les rangs des opprimés, parce qu'ils aiment le Beau, le Progrès, la Vie, qui se trouvent du côté de ceux qui luttent pour la liberté et pour la justice !

Les parias de l'Art sont ces artistes qui, comme Boulenger, Dubois, Henri De Braekeleer et d'autres, eurent un talent superbe qui fut la cause d'envies et de haines tellement grandes qu'elles en firent des martyrs, victimes de leur désintéressement, de leur sincérité et de leur attachement à l'Art libre!

N'est-ce pas à ces parias de l'Art qu'Albert Giraud s'adresse quand il s'écrie :

J'interroge votre âme, ô vous tous, fiers esprits,
Des batailles de l'Art généreuse milice,
Vous qui portez en vous votre propre supplice
Et qui, sauf de vos pairs, végétez incompris.

Ah ! oui, ils végètent incompris par les caducs d'aujourd'hui, les ramollis de demain, mais ils ne sont pas découragés, parce qu'ils ont pour eux la toute-puissante jeunesse et la confiance dans l'avenir !

Ils luttent et ils continueront à lutter jusqu'à la délivrance !

Alors, « malheur à vous, qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim ! »

Alors, « malheur à vous, qui riez maintenant, car vous pleurerez aussi ! »

Oui, la lutte est engagée et elle menace de devenir terrible, en Belgique surtout. Je la vois s'organisant vigoureuse et brillante, ici, par les parias de l'Art, à Anvers ; demain, avec la même vigueur, avec la même confiance dans le triomphe, elle s'organisera, je l'espère, à Bruxelles et dans tout le pays !

Les Sybarites de l'Art n'ont point voulu accueillir les jeunes, les robustes, les travailleurs, lorsque ceux-ci ont demandé une place au jour !

Leur refus a été non seulement une lâcheté, mais encore une déclaration de guerre !

C'est bien ! Qu'ils gardent désormais leurs places, leurs primes, leurs médailles et leurs encouragements !

Et quant aux parias de l'Art, ils n'en lutteront que plus fort, en géants et en athlètes, debout devant leurs œuvres ; ils auront d'une main leur pinceau pour affirmer leurs principes, leurs convictions, leurs droits, et de l'autre

ils brandiront une cravache pour les défendre brutalement.

Ils cingleront dur et fort pour se débarrasser de ceux qui viendront aboyer à leurs talons.

A coups de cravache, ils feront leur trouée sans se soucier de ceux qu'ils bousculeront et blesseront, sans tourner la tête pour voir si les renversés et les blessés se fâchent et grimacent.

A coups de cravache, ils feront des morts et pour laisser le passage libre, ils pousseront du pied les cadavres hors du chemin!

Et, au jour du triomphe, ils se souviendront de leurs tortures, ils se rappelleront les souffrances de l'Art pour lequel ils auront lutté, ils se remémoreront leurs compagnons d'armes morts les armes à la main ; aussi leur vengeance ne sera-t-elle pas complète, si bien que quand les chefs d'aujourd'hui, leurs ennemis vaincus, iront à Canossa et se présenteront à eux en courtisans et en valets, la corde au cou ; à leur tour ils les repousseront sans pitié et les renverront comme le roi d'Angleterre, Georges II, renvoyait ses ministres et ses courtisans, c'est-à-dire à coups de pieds !

C'est ce que, pour ma part, je leur souhaite de tout cœur !

Achevé d'imprimer

par la

MAISON V^VE MONNOM, ÉDITEUR A BRUXELLES

le 20 *janvier* 1892

